

# I

J'y étais chargée des fagots, décidément. Grand-père avait réparti les tâches entre nous une fois pour toutes et il n'était pas question d'y revenir. Je fagotais donc, tous les jours, été comme hiver, quel que soit le temps, sans répit. Brindilles et bûchettes et rameaux. Hue donc ma fille. Chacun doit accomplir son destin ici-bas et le mien m'était clairement indiqué. Si Camille n'avait pas trait la chèvre nous n'aurions pas eu de lait à boire le matin et si je m'étais croisé les doigts nous aurions eu froid le soir : tout était en ordre. Je liais mes brassées de branchages d'une main preste, je les calais contre mon ventre et j'allais les entasser dans la salle de musique, sans me plaindre.

Il n'y avait aux Cytises que des pièces nues, où l'on entreposait les oignons, les graines, le bois et les outils, mais elles avaient conservé leurs anciens noms et nous en usions encore. Si j'empilais mes fagots dans la "salle de musique", Grand-père couchait dans la "bibliothèque" (un mot très difficile à prononcer correctement, et qui convenait bien au chef du clan !) on faisait bouillir la lessive dans le "bureau des gens" et on triait les plumes dans le "salon bleu". Je ne m'interrogeais pas là-dessus. Pas encore. Je me contentais d'étayer mon gros tas avec des bâtons quand il penchait et d'écraser les araignées qui en sortaient parfois.

Ariane avait reçu en partage une responsabilité beaucoup plus lourde, celle de la cueillette, et elle battait la montagne pour lui arracher tout ce qu'elle pouvait offrir de comestible : des mûres, des prunelles, des châtaignes, des

salades sauvages, des champignons, bien d'autres choses encore et on imagine mal, certainement, tout ce qu'une petite pauvre peut glaner sur quelques hectares de forêt. Elle rapportait tout cela aux Cytises, le soir, dans son panier d'osier. Et quand son humeur était bonne (ce qui pouvait arriver, puisque tout arrive) elle disposait sa récolte dans les plats de la cuisine, sur une couche de feuillage, soigneusement. Les fruits semblaient plus frais, plus tentants, et Grand-père, qui détestait ces recherches esthétiques, fronçait un sourcil soupçonneux.

- C'est plus joli, disait Ariane, non ?

- Ca n'a pas à être joli, répondait Grand-père.

Ariane n'insistait pas. Elle n'insistait jamais. Sa petite main sale chipait une mûre dans le plat, quelques myrtilles, une poire verte. Tante Emilie protestait et Ariane, le nez levé vers la vieille demoiselle, souriait. Aucun de nous n'aimait le sourire d'Ariane. Et Tante Emilie moins que tout autre.

Nos compagnons de baigne ne quittaient guère les Cytises. Grand-père se chargeait du potager, ma mère du linge, mon cousin Camille des bêtes et Tante Emilie de la cuisine. Julien, le maître des bûches, n'allait pas les chercher si loin qu'Ariane ses fruits et moi mes fagots : sa brouette l'embarrassait, et sa scie et ses deux hachettes.

La part de Rosine, ma demi-sœur, était faite de bric et de broc. Elle préparait le petit déjeuner, confectionnait les couvercles des pots de confiture, et balayait la neige qui tombait du toit. C'était elle aussi qui faisait sécher les prunes et les champignons au soleil, patiemment, sur une claie, et elle qui devait surveiller le trajet de la source.

Personne n'était responsable du ménage parce que là commençaient pour Grand-père les territoires du diable et qu'il nous interdisait formellement de balayer, de cirer ou d'épousseter. On chassait les miettes d'un revers de main, après chaque repas, les poules et les chiens se chargeaient du sol, la vaisselle se

rinçait à la source, quand elle se rinçait, et nous ne faisons pas nos lits, dont aucun d'ailleurs n'avait de draps.

Nous vivions ainsi, dans la misère et le dénuement. Et vêtus de haillons, ou peu s'en fallait. Ma mère taillait nos habits dans les frusques que contenaient deux grandes malles, échappées par miracle au désastre, et qui meublaient seules le long grenier. Elle s'installait là-haut (il fallait cacher cette aubaine à Grand-père), faisait son choix, étalait à ses pieds une vieille redingote ou une cape de cocher, et coupait, et cousait. Tante Emilie offrait parfois un bout de galon pour agrémenter un col et Grand-père, scandalisé, louchait sur cette extravagance :

- Laure... D'où sort cette... cette "chose", s'il vous plaît ?

- Je l'ai faite, disait ma mère.

Il tolérait ce que l'on pouvait confectionner soi-même, avec du matériau de fortune et les dix doigts dont vous avait gratifié le Seigneur. Il s'inclinait donc. Mais il n'oubliait pas de protester, pour la forme :

- Ce n'était guère indispensable.

Ou même, une fois, à propos d'une broderie soulignant une emmanchure :

- Je ne vous savais pas si futile, ma chère.

Et ma mère, dans sa pauvre robe grise (elle n'en avait que deux) se taisait. Elle baissait le nez sur son assiette, où tiédissaient deux pommes de terre et six châtaignes. Trois pommes de terre et six châtaignes si c'était jour faste.

Nous n'avions pas vraiment faim, non. Mais nous n'étions jamais tout à fait rassasiés. Je croquais des tiges d'oseille et des pommes vertes, Julien plongeait des doigts crochus dans le sac de grains préparé pour les poules, Camille grignotait les carottes de ses lapins et bien souvent Rosine, quand elle descendait la première pour allumer le feu, trichait et buvait un peu du lait commun. Nous vivions du vent, des braconnages de Grand-père, des maigres ressources du potager et de ce qu'Ariane nous rapportait des bois. L'hiver des montagnes nous glaçait jusqu'à l'os et nous n'entretenions de feu que dans la cheminée de la cuisine. J'avais six ans, huit ans, dix ans : des poux et pas de manteau...

Mais il y avait autre chose, bien sûr, et d'une certaine façon nous étions heureux. Si Grand-père était fou il l'était avec fierté, avec amour, et de quoi aurions-nous pu avoir peur dans la vie qu'il s'était choisie ? Le monde sous nos pas n'avait pas une faille. Ma mère souriait, douce, devant le feu. Son aiguille brillait entre ses doigts. Nous avions en elle une confiance éperdue : elle ne nous avait jamais trompés et pas une seule fois ne s'était moquée de nous. Tante Emilie, grondeuse, autoritaire et cassante, se claquemurait dans sa chambre et nous effrayait bien un peu. Mais elle nous aimait elle aussi, à sa façon, et nous le savions.

Ils étaient trois adultes. Et nous, le petit peuple, cinq : cinq enfants venus d'horizons et de lits différents. Nous nous entendions bien. La nuit tombante nous ramenait aux Cytises, dans la grande cuisine. Nous chantions beaucoup, et nous inventions des contes lorsque ma mère se lassait d'en dire. Camille nous donnait des concerts en frappant d'une cuillère des verres emplis d'eau. Ariane nous parlait de ses fantômes et Rosine (pour peu que Tante Emilie ait tourné les talons) sifflait aussi bien qu'un oiseau. A ces moments-là le roi n'était pas notre cousin, et quelque chose qui ressemblait de très près au bonheur dansait dans les flammes de l'âtre. Je riais, en croquant des noisettes. J'étais déjà douée pour le rire.

Et j'allais pouvoir exercer ce précieux talent un peu plus tard, quand me serait livrée, bribes à bribes, l'histoire de mon grand-père.